

accompagna Betty dans un bistrot voisin où il but plus que de coutume. N'est-ce que l'alcool qui faisait chalouper son cœur ? Il perdit le fil du temps et bientôt, son amie du soir. Imprévisible, son béret noir glissa puis disparut dans la marée des flâneurs du marché nocturne. Ainsi se dilua, dans la moiteur de la nuit, dans la fureur de la foule, dans la masse informe de nantis, de travailleurs précaires et de zonards, le couple improbable d'un chômeur quinquagénaire et d'une paumée sans âge.

Titubant, son appareil photo en bandoulière et un duvet sous le bras récupéré à la hâte chez lui, Bob retourna au campement et trouva la tente que lui avait indiqué Betty. Comme prévu à cette heure précoce, peu après minuit, elle était vide. À sa surprise, son parfum occupait les lieux, un nid soigné l'attendait. Dans un coin, à la lueur blafarde de son portable, il distingua une pile de livres et de fascicules, bien rangés, où se mêlaient des auteurs inconnus de lui comme Bourdieu ou Chomsky. Il étala son duvet, le cerveau nimbé d'un halo de vapeur d'alcool, il s'endormit aussitôt. Quelques heures plus tard, il fut réveillé par la caresse d'un baiser dans le cou. Il sentit le torse nu de Betty se coller à son dos, il voulut se retourner, mais deux mains douces se glissèrent sur sa poitrine et le serrèrent très fort. Elle s'assoupit, Bob aussi. Timo se lova à leurs pieds.

Le jour ne devait pas être levé depuis longtemps quand Bob se réveilla en sursaut. Betty n'était déjà plus là, ou peut-être n'avait-elle plané que dans ses rêves. Des cris fusaient autour de lui, il sortit la tête hors de la tente. Le campement était en ébullition, tous les occupants jaillissaient de leur abri.

— Ils arrivent ! Ils sont là ! Les flics, les bleus, les cognes !

Bob enfila sa chemise et saisit son appareil photo, désormais son arme !

Les consignes de la commission média-action de la veille revenaient à son esprit. Filmez le cœur de l'action, mais aussi à l'arrière entre les fourgons de police, là où les violences gratuites des forces de l'ordre peuvent s'opérer.

Alors que tous se rendaient devant le campement pour barrer le chemin aux flics, Bob chercha un point élevé pour filmer. Le char des taureaux était toujours là avec sa cargaison de cornus, passablement

l'ombre rare de ce début d'après-midi.

Il pouvait secouer sa tête aux rythmes des djembés, admirer la pureté des courbes des jeunes adolescentes la peau tatouée d'argile rouge des Causses cévenols. Il pouvait rire aux pitreries des clowns et rester béat d'admiration pour cet athlétique garçon qui escaladait torse nu et avec souplesse, la façade préfectorale. Rien ne le sortait du sentiment tenace de ne pas être du jeu. L'on ne lui referait plus le coup des indignés, pour voir le soufflé de la solidarité et de la lutte pour un monde meilleur retomber dans les urnes électorales quelques semaines plus tard.

Bientôt, s'étala sous les fenêtres du préfet une banderole où l'on pouvait lire avec le dessin d'une feuille de cannabis :

*Touche pas à mon sous-sol ni à mon herbe !*

Il y avait bien une femme aux cheveux bouclés, plus fine, plus belle et plus mûre, au goût de Bob, au milieu de cette engeance juvénile. Carole, qu'ils l'appelaient ! Elle était brune et bondissante, mais le soleil plombait tout, même l'ombre des frêles feuillages, même l'enthousiasme et même l'envie de lui sourire.

Il y eut des projections d'eau près d'une fontaine voisine, il y eut une chorale, il y eut un temps lourd et l'attente pesante de l'issue d'une négociation sans suspens entre notables élus ou pas. De gaz de schiste, il n'y en aurait pas, temps que des militants improbables, ni associatifs ni institutionnels ni issus de partis et surtout ni autorisés seraient là à sauter et chanter même sous un soleil de plomb.

Léon observait avec inquiétude la troupe joyeuse.

— Ils n'ont pas les codes ces jeunes, ça va péter, pensait-il.

Bob n'y comprenait rien et ne voyait que joie et innocence. N'y voyait que Carole là où Léon présageait le pire avec son œil de vieux militant anarchiste pour qui le pire serait de ne pas aller au contact de quelques flics zélés.

Si Bob ne savait pas pour quoi il était là, ces saltimbanques savaient. Ils n'avaient besoin de personne pour décider à leur place des slogans ou des affiches. Leur jeunesse et leur joie de vivre, leur spontanéité et leur sincérité, le spectacle vivant grimé en clown ou

Le commissaire avait un air défait devant ces hurluberlus qui le défiaient. Les pandours impatients d'en découdre s'apprêtaient à enfiler leur casque, quand les nouvelles qu'apportait Bob débloquent la situation. Les jeunes reculèrent et attendirent dehors la sortie de Carole qui ne se fit guère attendre.

Que foutait-il là dans le fourgon de Léon ? Se demandait Bob en route pour le Souffle du rêve, ce festival perdu sur un causse lozérien au milieu de nulle part. Les yeux du petit garçon qui s'éveilla soudain répondirent à sa question. Il avait ceux de sa grand-mère. Il faisait chaud, mais l'air qui passait par les ouvertures se rafraîchissait en même temps que la garrigue lâchait prise aux châtaigniers. Des profondes et vertes vallées schisteuses cévenoles, le véhicule s'élevait vers les Causses calcaires et arides. Le soleil jouait avec le crépuscule, tantôt absent, tantôt surgissant d'un col, offrant le chaud puis le frais.

Bientôt, la caisse ballotta sur une route étroite bordée par un campement où tentes et fourgons cohabitaient au milieu des bosquets. Des gens calmes et décontractés marchaient au bord de la route. Un flux étrange et serein semblait glisser vers le couchant. La vieille caisse s'arrêta devant une guérite de construction sommaire faite de palettes.

Là, on te demandait le nom qui te plaisait, on ne te demandait rien d'autre que ce que tu voulais donner. On te priait seulement de ne pas apporter d'alcool en ce lieu et tenir ton chien en laisse si tu en avais un. Bob et le petit garçon qui avait retrouvé le sourire dans ce flux familial, marchèrent sous une brise encore chaude au soleil doré. Ça et là, quelques tentes se distinguaient entre taillis et buissons sur un sol d'argile rouge et de pierres calcaires presque blanches.

Une musique étrange venait mourir dans les oreilles de Bob, portée par le filet d'air chaud qui ébrouait parfois la cime des bosquets. La voix que portait une mélodie suave au rythme d'un hang drum céleste semblait éteindre doucement le soleil. Yackch'é s'appelait le groupe qui évoluait sur la scène. Un duo qui alliait la voix séraphique d'une femme crâne rasé et en tunique blanche, aux percussions cristallines d'un musicien à l'élégance naturelle d'un

en fit un bouclier de fortune. Tous les trois marchaient muets d'un pas déterminé vers le théâtre d'un combat qui se déroulait à plus d'un kilomètre de la fête. Ils n'étaient pas seuls sur le chemin, d'autres groupes déambulaient un foulard sur le nez, certains repartaient en toussant, d'autres arrivaient tendant le cou pour voir par de là les grands feux, l'objet de toute cette agitation.

Léon s'arrêta près d'un foyer abrité des vapeurs lacrymogènes. Il y en avait des dizaines, alignés comme une frontière. Près du feu, un accordéoniste et une violoniste faisaient danser une joyeuse troupe de clowns. Des percus de fortunes sur des poubelles domestiques accompagnaient le duo improvisé. Pas de grosses caisses, mais un tonnerre de grenades à une centaine de mètres. Léon s'adossa sur son sac et se roula un joint. Il était bien dans cet univers surréaliste. De joyeux activistes pacifiques aux yeux rouges d'ivresse et de lacrymogène se mêlaient à de jeunes Indiens exaltés parfois torse nu, mais casqués avec un foulard noir sur le visage. Ces derniers, armés de cailloux, de bouteilles et de fumigènes faisaient face à une armée de robocops.

Pas moins de deux cents gendarmes surarmés et en armure de kevlar derrière de volumineux boucliers regardaient mourir à leurs pieds de ridicules et pâles cocktails Molotov, à peine de quoi leur réchauffer les orteils. Les pandours répliquaient par des jets de grenades lacrymogènes ou offensives parfois par des tirs de flashball à l'aveugle ou au jugé dans l'obscurité.

Un jeune homme portant dreadlocks et en sandales, vint se coucher près de Léon. Il avait du mal à respirer et se couvrait les yeux.

— C'est dingue ! cria-t-il, ce sont des malades !

Il se redressa paniqué, larmoyants et aveuglé. Léon fouilla dans son sac et en sortit un flacon de sérum physiologique puis rinça abondamment ses yeux. Avec une compresse imbibée d'une solution à base de Maalox, il entreprit de nettoyer son visage des substances lacrymogènes.

— C'est dingue, répéta-t-il plus calme, ils balancent des trucs vachement violents !

Ces mots firent sourire Léon.